
Documents sauvegardés

Lundi 27 mars 2017 à 11 h 25

1 document

EUREKA.CC

Ce document est réservé à l'usage exclusif de l'utilisateur désigné par UQAM et ne peut faire l'objet d'aucune autre utilisation ou diffusion auprès de tiers. • Tous droits réservés • Service fourni par CEDROM-SNi Inc.

Sommaire

Le Devoir

22 février 1997

Instants de vie

3

LE DEVOIR

Nom de la source

Le Devoir

Type de source

Presse • Journaux

Périodicité

Quotidien

Couverture géographique

Provinciale

Provenance

Montréal, Québec, Canada

Samedi 22 février 1997

Le Devoir • p. B2 • 736 mots

Instants de vie

Martin, Andrée

Du 26 février au 1er mars, l'Agora de la danse se tourne vers la Suisse et accueille la chorégraphe Noemi Lapzeson et sa compagnie Vertical Danse. Avec des oeuvres intimes, l'artiste nous dévoile deux moments charnières dans sa vie d'interprète et de créatrice.

On ne retrouve pas Noemi Lapzeson dans les livres d'histoire. Pourtant, elle devrait peut-être s'y trouver puisqu'elle fait partie des pionnières de la danse moderne en Angleterre et en Suisse. Quittant son pays natal, l'Argentine, pour aller étudier à la célèbre Julliard School à New York, elle entre dans la compagnie de Martha Graham à 19 ans. À la fois soliste et professeure, elle y demeurera pendant dix ans. En 1968, elle est invitée à fonder la fameuse London Contemporary Dance Company and School, la première institution consacrée à la danse moderne à Londres. «Chaque changement a amené de nouvelles confrontations et des problèmes à résoudre, précise la chorégraphe. C'était toujours un recommencement. Même avec Martha Graham à New York, qui était déjà très reconnue, notre statut était encore très précaire. On ne gagnait rien et nous devions travailler à côté.»

Après avoir eu son propre studio à New York et enseigné en Europe, en Israël et même à Toronto, c'est finalement à Genève, en 1980, qu'elle décide de poser ses valises. Là, elle crée Vertical Danse.

Moreno, Jesus

Noemi Lapzeson

«Quand je suis arrivée à Genève, tout a été à recommencer encore une fois. Et ici, c'était très difficile. Non seulement il n'y avait aucune tradition de danse, même en danse classique, mais il n'y avait pas, et il n'y a toujours pas, de vrai politique culturelle. C'est un des pays les plus riches au monde, et pourtant l'artiste n'a pas vraiment de statut. Souvent j'ai l'impression d'être dans un pays qui a 40 ans de retard.» Il est un peu décourageant de constater à quel point, dans une société comme dans une autre, il reste beaucoup (trop même) de chemin à faire avant d'en arriver à une véritable reconnaissance de l'art; de l'art en tant que dimension essentielle au développement de l'être humain.

Des oeuvres clefs

Les difficultés rencontrées par la chorégraphe à travers ses périples ne l'ont cependant jamais empêchée de croire en la valeur de son art et de souhaiter le transmettre, soit par l'enseignement, soit par la création. En fait, c'est autant comme professeure que comme danseuse et chorégraphe que Noemi Lapzeson s'est fait connaître et a enrichi son approche du corps en mouvement. «Pour moi, la création demeure essentielle, mais elle va de pair avec l'enseignement. C'est fondamental que l'un se retrouve à côté de l'autre.

© 1997 Le Devoir. Tous droits réservés. Le présent document est protégé par les lois et conventions internationales sur le droit d'auteur et son utilisation est régie par ces lois et conventions.

PubliC Certificat émis le 27 mars 2017 à UQAM à des fins de visualisation personnelle et temporaire.

news-19970222-LE-047

Ça fait partie d'un tout, d'une manière de penser, de réfléchir et de vivre.» Enseigner l'amène entre autres à découvrir et à connaître des interprètes, et ainsi à développer des affinités pour une collaboration future. Une démarche pleine d'avantages puisqu'elle lui évite de faire des auditions et lui permet d'entamer un processus de création avec des gens qu'elle connaît autant dans leurs aptitudes techniques et dramatiques qu'en tant que personnes.

Pour son première passage à Montréal, du 26 février au 1er Mars à l'Agora de la danse, elle a choisi de présenter deux pièces clefs de son répertoire, Trace et Un instant. La première est un duo entre une danseuse, Marcela San Pedro, et un musicien, Pascal Auberson. Créée en 1981, cette pièce - l'un des premiers grands solos qu'elle présenta à Genève - était à l'origine interprétée par la chorégraphe elle-même. «La question de la transmission dans la danse m'intéresse beaucoup. Qu'est-ce que la transmission dans la danse? Comment apprendre une sensation, un vécu? Parce qu'il ne suffit pas de montrer un mouvement, et que la danseuse copie une forme. En transmettant cette pièce à une autre personne, je me suis rendu compte que ce n'était pas évident du tout.» Avec plus de dix ans d'écart entre la première version et cette reprise, certains changements se sont opérés. La musique, signée ici par Pascal Auberson, a été complètement réécrite, et la seule présence d'une autre interprète apporte obligatoirement un caractère différent, chaque rôle en danse contemporaine étant, pour la plupart du temps, modulé par la personnalité même du danseur. Mais l'artiste a tenu à conserver l'essence de la pièce, un côté très intime, une écoute et une influence entre la danseuse et le musicien, et bien

sûr la nudité. «La nudité a été le point de départ de ce travail. Ça m'a amené à m'interroger sur ce qu'est la nudité dans la société. Comment nos formes nous contraignent-elles, et comment nous empêchent-elles de bouger et d'être? En dansant nus, nous prenons conscience de nous-mêmes.» L'aspect intéressant de cette approche, c'est qu'en filigrane, elle met en lumière l'idée que nous ne bougeons pas du tout de la même manière nu et habillé. Le rapport au corps devient évidemment plus intime, notre façon de nous déplacer et d'appréhender l'espace se modifie, et ce, plus ou moins considérablement, dépendant de l'endroit où nous sommes (en l'occurrence sur une scène devant un public attentif à vos moindres gestes).

En seconde partie, Noemi Lapzeson nous offre Un instant, un solo en hommage à Martha Graham. L'élément déclencheur fut un désir de se retrouver face à elle-même, mais aussi la mort de la grande dame de la danse moderne. «Martha Graham a eu une influence considérable dans ma vie. Souvent, je compare ça avec la relation que nous avons avec nos parents. Il y a un moment où l'enfant veut trouver sa personnalité et partir, couper les liens. Mais les liens, même invisibles, demeurent. J'avais 16 ans quand je suis allée à New York. J'étais très ouverte et pleine de curiosité. Elle a donc été une empreinte extrêmement importante. Par la suite, pendant plus de dix ans, j'ai lutté contre tout ça. Mais je crois qu'on ne peut pas effacer les traces.» Sur un texte de l'écrivain suédois Stig Dagermann intitulé Notre besoin de consolation est impossible à rassasier, la chorégraphe avoue que cette pièce sera fort probablement son chant du cygne. 56 ans, c'est un âge respectable pour désormais se concentrer uniquement à

la création et ce qu'on souhaite dire à travers celle-ci.